

Pierre et Simon dans le roman pseudo-clémentin. Notes critiques

Peter and Simon in the Pseudo-Clementine Novel

Charlotte Touati



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5903>

DOI : 10.4000/rhr.5903

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 53-74

ISBN : 978-2200-92443-0

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Charlotte Touati, « Pierre et Simon dans le roman pseudo-clémentin. Notes critiques », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 01 mars 2011, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5903> ; DOI : 10.4000/rhr.5903

CHARLOTTE TOUATI

Université de Lausanne

Pierre et Simon dans le roman pseudo-clémentin Notes critiques*

La rivalité entre Pierre et Simon est un fait incontournable du roman pseudo-clémentin. Dominique Côté choisit de la thématiser sous la forme d'une lutte entre les types du philosophe et du magicien. Cette grille de lecture est hellénistique ; cependant, le roman pseudo-clémentin émane très certainement de milieux judéo-chrétiens et utilise leurs méthodes et leurs référents. Nous choisissons donc d'analyser la même opposition entre Pierre et Simon, mais en établissant nos types à partir d'auteurs juifs. Il ressort que le corpus pseudo-clémentin met en scène le motif ancien de la lutte entre vraie et fausse Prophétie, sous la forme d'une controverse arbitrée par un roi entre un Judéen et un Samaritain.

Peter and Simon in the Pseudo-Clementine Novel

The opposition between Peter and Simon is an unavoidable reality of the Pseudo-Clementines. Dominique Côté chooses to read it as the trial between two types: the philosopher and the magician, but this categorisation takes roots in the Hellenistic culture. It has been proved that the Pseudo-Clementines originate from Judeo-Christian milieux, so, it seems legitimate to find our understanding-key among Jewish paradigms. We conclude that such a duel does come from a rabbinical, or at least Jewish, controversy between true and false Prophecy, realised by the quarrel of a Judean and a Samaritan during a royal audience.

* À propos de : DOMINIQUE CÔTÉ, *Le thème de l'opposition entre Pierre et Simon dans les « Pseudo-Clémentines »*, Paris, 2001, Institut d'études augustiniennes, VIII-300 p., 25 cm (Collection des études augustiniennes. Série Antiquité 167), 49 €.

Non nova sed nove : c'est par ces mots que Dominique Côté ouvre une étude portant sur un corpus somme toute bien connu, si l'on considère son étendue. Le roman pseudo-clémentin bénéficie de l'intérêt croissant porté à la littérature apocryphe et, en ce domaine comme ailleurs, la multiplication des chercheurs se penchant sur un texte accroît d'autant le nombre des approches envisagées. Les études pseudo-clémentines ont d'ores et déjà largement dépassé le stade du défrichement philologique. Toutes les zones d'ombres, concernant notamment des problèmes de datation, n'ont cependant pas été levées, loin s'en faut¹ !

Avec hardiesse, D. Côté passe outre et ose l'étude littéraire de textes longtemps traités comme des documents historiques. En effet, ceux-ci ne valaient-ils pas enfin une étude *per se* ? D. Côté répond par son ouvrage.

UN PROJET ET SA MISE EN ŒUVRE. REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Le sujet traité par D. Côté est très honnêtement annoncé dans le titre, puisqu'il ne s'agira que de Pierre et Simon et de rien ou personne d'autre. Pas de sous-titre présentant l'argument. Bien entendu le sujet n'est pas épuisé, comme nous le verrons plus loin, et il s'agit plutôt d'« aspects » de cette opposition. Opposition évidente, dont l'importance au sein du corpus pseudo-clémentin a depuis longtemps été relevée, mais en faire un thème structurant prépondérant, voilà la nouveauté du propos. D. Côté voit dans cet antagonisme davantage qu'un procédé littéraire plaçant dos à dos le bon et le mauvais, et choisit de réduire les personnages de Pierre et Simon à des types, avec profils et attributs convenus, plus maniables dans une analyse. Le premier serait le philosophe par excellence, le second, le magicien.

1. Concernant les sources et les étapes de rédaction du roman, on trouvera une synthèse éclairée dans l'article de F. Stanley JONES, « Clementines, Pseudo- », *The Anchor Bible Dictionary*, David Noel FREEDMANN (éd.), New York, 1992, p. 1061-1062.

La recherche antérieure² s'est traditionnellement attachée à déconstruire le texte pour en comprendre la genèse ou pour en extraire des informations sur l'histoire du judéo-christianisme ou des hérésies. D. Côté choisit d'emblée de traiter les *Homélie*s et les *Reconnaisances* comme des entités achevées, capables de subir une analyse globale. C'est le choix de la narratologie au détriment de l'analyse historico-critique.

Le lecteur attend donc de cette étude qu'elle lui révèle un sens latent à l'intérieur de l'œuvre en tant que système. Sera-t-il comblé ? En partie, mais force est de constater que le structuraliste sortira frustré de sa lecture. S'il réclame un décryptage « autarcique » du roman et du roman seul, le chapitre premier lui livre ce type d'analyse. En revanche, les deux autres chapitres voient débarquer du matériel exogène. Dans le deuxième, D. Côté choisit d'étoffer ses résultats en confrontant les types qu'il a dégagés, le philosophe et le magicien, à ceux tirés d'écrits contemporains, comme les actes apocryphes d'apôtres, les papyri magiques et bien sûr, les vies (païennes) de philosophes. Dans le troisième, l'auteur observe les variantes et déclinaisons de ses types dans les textes susceptibles d'employer la même matière. Par matière, il faut entendre les mêmes personnages avec une intrigue similaire, ce qui cache bien souvent un travail sur une source commune. Un problème double se fait alors jour :

1. En refusant de trancher la question des sources, le chercheur laisse flotter la date de rédaction entre le premier et le cinquième siècle. La notion de « textes contemporains » est alors dotée d'une élasticité confondante.

2. Se livrer à l'exercice de la comparaison, sous quelque forme qu'elle prenne, constitue une forme de critique des sources. Les relations d'intertextualité ne connaissent pas le facteur temps. En

2. F. S. JONES, « The Pseudo-Clementines : A History of Research », *Second Century. A Journal of Early Christian Studies* 2 (1982), p. 1-33 ; Georg STRECKER, *Das Judenchristentum in den Pseudoklementinen*, Berlin, 1981², p. 1-34 ; Oscar CULLMANN, *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin. Étude sur le rapport entre le gnosticisme et le judéo-christianisme* (« Études d'histoire et de philosophie religieuses » 23), Paris, 1930, p. 41-57.

effet, une œuvre surgit d'une autre, ne serait-ce que par la langue utilisée. Alors que cette source, imitée ou prise en repoussoir, soit à peu près contemporaine ou franchement antérieure au texte cible n'a que peu d'importance. Dans une œuvre traditionaliste, et nous pensons qu'il en est ainsi du roman pseudo-clémentin, des textes historiquement lointains ont une actualité bien supérieure à celle de textes « contemporains ». Ce conservatisme ne se limite pas au seul contenu de l'œuvre, il se manifeste également dans sa forme, par des références, conscientes ou non, relevant tour à tour de tics littéraires, d'un mode de pensée, voire de choix esthétiques propres à l'auteur.

En conclusion, puisque l'analyse d'un texte *per se* demeure un vœu pieux, nous dirons que la thèse de D. Côté n'est pas un texte de principes ; le but n'étant d'ailleurs pas de rédiger un manifeste.

Ces réflexions introductives ne visent pas tant le travail de D. Côté que la méthode narratologique elle-même. Le lecteur tient entre les mains un ouvrage intelligent, bien construit et d'une grande lisibilité. Rafraîchissante, l'approche stimule une recherche pseudo-clémentine qui semble parfois s'enliser dans des débats plus un moins légitimes.

LE ROMAN PSEUDO-CLÉMENTIN

Ouvrons par un résumé de l'intrigue pseudo-clémentine³, ce qui permettra à chacun d'appréhender la matière traitée dans l'étude de D. Côté et dans les présentes lignes.

Ce que la recherche actuelle nomme « corpus pseudo-clémentin » consiste essentiellement en deux versions parallèles d'une intrigue romanesque ayant pour narrateur un certain Clément. L'une, rédigée en grec, porte le titre d'*Homélie*s et l'autre, les *Reconnaisances*, n'est conservée que dans sa seule traduction latine, effectuée par Rufin

3. Une très belle traduction de l'ensemble du roman a été effectuée in *Écrits apocryphes chrétiens* vol. II (*Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, 2005, p. 1175-2003. Précède un résumé analytique par Alain LE BOULLUEC, (p. 1197-1207) des *Homélie*s avec les principaux parallèles des *Reconnaisances* qui constitue une précieuse introduction au texte.

d'Aquilée⁴. Il s'agit là du roman à proprement parler. Il s'accompagne d'écrits liminaires, des lettres apocryphes attribuées aux principaux personnages du roman, Clément, Pierre et Jacques.

La lettre et le besoin de communiquer qu'elle exprime déterminent l'ensemble du roman qui se présente lui-même sous la forme d'une fiction épistolaire. Clément, un païen converti par les soins de Pierre, adresse un véritable rapport sur l'activité de son maître à Jacques, évêque de Jérusalem. Le récit est prolixe ; le formulaire et le volume même de l'écrit conviennent assez mal à un courrier. Une telle mise en scène laisse quelque peu sceptique quant à la pertinence de nombreux détails biographiques insérés par Clément dans sa « lettre ». Puisque des éléments sont clairement fictifs, il devient alors délicat de faire le départ entre ce qui est « historique » et ce qui ne l'est pas.

Le destinataire, Jacques, y apprendrait donc comment un jeune homme assailli de questions existentielles découvre le message du vrai Prophète grâce à un missionnaire juif, Barnabé, qu'il part rejoindre en Palestine.

Intégré à la petite communauté chrétienne, il suit l'enseignement de Pierre qui prépare une série de débats publics contre le Samaritain Simon. Pierre exige de Clément une parfaite mémorisation des arguments qu'il vérifie en les lui faisant répéter. Satisfait du résultat, il lui demande de devenir son « secrétaire ». Les efforts de diffusion de la nouvelle foi, considérée comme la vraie prophétie, la lutte contre l'erreur et la fausse prophétie amènent une partie de la communauté à se déplacer et à débattre contre les représentants de diverses sectes et opinions. Le prétexte à de longs exposés doctrinaux est tout trouvé. En plus d'offrir un cadre dynamique à de

4. L'édition des deux volets du roman effectuée par Bernhard REHM et revue par Georg STRECKER sert aujourd'hui de référence, cf. *Die Pseudoklementinen I, Homilien (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte 42)* Berlin, 1992 ; *Die Pseudoklementinen II, Rekognitionen in Rufins Übersetzung (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte 51)*, Berlin, 1994. Une version syriaque des *Reconnaisances* est également de grande valeur, cf. F. S. JONES, « Evaluating the Latin and Syriac Translations of the Pseudo-Clementine Recognitions », *Apocrypha* 3 (1992), p. 237-257.

tels discours, ces petites expéditions missionnaires permettent de nouvelles rencontres qui débouchent sur les reconnaissances successives des membres de la famille de Clément, dont on apprend qu'ils avaient été séparés au gré de leur mauvais sort. L'auteur laisse fréquemment le lecteur dans l'ignorance pour ménager des coups de théâtre. Le nouveau personnage raconte sa vie qui corrobore ce que Clément a raconté au début du récit. Le lecteur assiste donc à la reconnaissance en temps réel et partage un peu de l'expérience des personnages. L'auteur, ou rédacteur, adopte un genre littéraire tout à fait courant dans le monde hellénistique, seulement, il accrédite le bonheur de la reconnaissance, non plus au destin ou à quelque fatalité, mais à la Providence du dieu unique. Au final, frères, mère et père sont réunis et unis dans leur nouvelle foi.

À l'intérieur de ce cadre narratif, s'impose la rivalité entre Pierre et Simon, qui, remarquons-le, n'agit pas directement dans l'économie du récit, tel qu'il est résumé ci-dessus. La doctrine de Simon est utilisée comme repoussoir par Pierre et sert de prétexte à de vastes exposés qui, de manière indirecte, infléchiront tout de même le destin de Clément, puisqu'ils serviront à sa conversion. Il y a donc hétérogénéité entre la trame romanesque (un roman de reconnaissances) et ce qui s'y dit (développements théologiques, philosophiques, astrologiques). L'analyse interne qui mène à ce constat met en lumière un certain nombre de ruptures voire d'incohérences. Ces dernières sont autant de marques laissées par le travail rédactionnel effectué sur l'ensemble du corpus et pourraient donc servir à documenter la critique des sources. Ce n'est cependant pas une option retenue par D. Côté qui travaille dans un registre différent pour extraire et manipuler le binôme Pierre-Simon en lui-même.

Conséquemment, il estime que la rivalité Pierre-Simon détermine la dynamique du récit, justifiant les divers déplacements des protagonistes. Simon impose la marche et les étapes qu'il ménage fournissent alors à Clément et à sa famille des occasions de retrouvailles heureuses, mais presque fortuites. C'est peut-être un peu vite balayer les « reconnaissances » en tant que genre littéraire. Les syzygies, qui justifient la forme de l'opposition Pierre-Simon dans les *Homélies*, appartiennent également à l'arsenal des procédés à la

disposition des écrivains antiques. Pourquoi alors suivre aveuglément les unes en ignorant les autres ? Question de principe sans doute, mais aussi d'économie !

SYZYGIES ET BIPARTITION

L'antinomie fondamentale entre Pierre et Simon provient du roman lui-même. Exposée aux livres II et III des *Homélies*, ou au livre premier des *Reconnaisances*⁵, lorsque commencent les débats doctrinaux, elle s'affiche comme un véritable programme.

Il faut donc savoir gré à D. Côté de dégager sa clé de lecture de l'objet lui-même, à savoir le corpus pseudo-clémentin. Son critère est fixe et il y soumet tant les *Homélies* que les *Reconnaisances* pour en faire ressortir les divergences avec plus de netteté (p. 22)⁶. La symétrie des personnages est donc acquise et exposée, mais il est regrettable qu'elle ne soit pas justifiée, car l'ensemble de l'étude consiste dès lors à analyser les conséquences d'une cause qui n'est pas identifiée, sinon empiriquement (p. 23). Il est cependant possible de démontrer que cette bipartition procède d'une tradition extérieure au roman, dont le duel Pierre-Simon n'est qu'un avatar.

L'ordre de présentation, d'abord l'examen des *Homélies* et ensuite celle des *Reconnaisances*, est tout à fait judicieux puisque c'est dans les *Homélies* que Pierre énonce la règle des syzygies. D. Côté en détaille alors le contenu et le fonctionnement théorique (p. 29-35), puis passe à l'application du procédé en soumettant au même formulaire, les uns après les autres, les échanges entre Pierre et Simon tels qu'ils figurent dans les *Homélies* (p. 35-58).

Suit la partie consacrée aux *Reconnaisances* (p. 59-94). La relation entre Pierre et Simon y est envisagée en termes de parallèles. Pour mettre en lumière la distance qui sépare le duo, sont considérés

5. Bien entendu, les références à cette doctrine sont diffuses et omniprésentes et dans l'ensemble des Pseudo-Clémentines, mais on relèvera notamment, *Hom* II,15,1 ; II,18,1 ; II,33,1 et *Rec* I,45,1.

6. Les références de pages entre parenthèses renvoient à D. CÔTÉ, *Le thème de l'opposition entre Pierre et Simon dans les Pseudo-Clémentines*, op. cit.

(p. 60) pour l'un comme pour l'autre héros : 1) son origine, son statut et sa formation ; 2) ses titres et fonctions ; 3) la relation qu'il entretient avec ses propres disciples. Le portrait de Pierre dressé à partir des *Reconnaisances* ne diffère pas essentiellement de celui extrait des *Homélies*. Il s'agit d'un homme d'origine modeste, sans culture sophistiquée, mais élevé honnêtement dans la coutume juive et présenté comme le disciple du vrai Prophète. De même, le Simon des *Reconnaisances* correspond à celui des *Homélies*. Samaritain, mais ayant reçu une éducation grecque, il manie l'art de la magie et aurait des prétentions à la divinité, ce qui fait de lui un sectateur de la fausse prophétie. Faux, il l'est lui-même en amitié, dans son discours et dans sa doctrine.

D. Côté constate : « Le texte de Rufin [les *Reconnaisances*] nous offre bien sûr un exposé de Pierre sur la doctrine des *paires*, mais, au-delà de cet exposé, l'idée ne trouve pas d'écho dans la structure même de l'intrigue. » (p. 67) Ceci vient renforcer la batterie d'arguments d'une majorité de chercheurs défendant la priorité des *Homélies* dans la conservation du texte de base⁷. Ne sommes-nous pas ici en pleine critique des sources ? Bien que l'auteur s'en défende dans son introduction, le problème de la *Grundschrift* hante les paragraphes sur les *Reconnaisances*, qui tendent fréquemment à démontrer le travail de réécriture effectué par Rufin.

Au seuil du chapitre second (p. 95-134), D. Côté a très habilement mené son lecteur à une compréhension bien définie de Pierre et de Simon. C'est donc naturellement que l'auteur réduit ces derniers à des types. Les personnages du roman pseudo-clémentin se prêtent particulièrement bien à cet exercice. Supposant, à raison, que le pseudo-Clément a usé d'un langage littéraire élaboré, mais compris de ses contemporains (au sens large puisqu'il s'accorde un champ

7. Sur la priorité des *Homélies* et l'élaboration du corpus autour de cet « écrit de base », cf. Bernard POUDERON, « Aux origines du roman clémentin. Prototype païen, refonte judéo-hellénistique, remaniement chrétien », *Le Judéo-christianisme dans tous ses états*, Simon MIMOUNI (éd.), 1998, Paris, 2001, p. 231-256 ; ID., « Origène, le Pseudo-Clément et la structure des *Periodoi Petrou* », *Apocrypha* 12 (2001), p. 29-51 ; F. S. JONES, « The Pseudo-Clementines : A History of Research », *Second Century. A Journal of Early Christian Studies* 2 (1982), p. 8-10.

d'investigation allant du 2^e au 4^e s.), D. Côté cherche ensuite à donner un contexte au duo extrait par l'analyse de la première partie.

Fidèle à sa méthode d'une rigueur implacable, il expose les types retenus à d'autres exemples de magiciens et de philosophes, deux par deux et selon une structure arborescente de paragraphes subordonnés. Dans la section consacrée au magicien, sont également envisagées diverses dénominations : *μάγος*, *γόης*, *θεοῦργος*⁸ (p. 95-100). Une classification lexicographique n'est généralement pas aussi nette que souhaité et celle-ci se clôt, comme ailleurs, par quelques paragraphes exposant la confusion qui règne dans l'utilisation des différents termes (p. 100-109).

La seconde section se propose de démêler les fils qui relient les sommets d'un triangle sacré : philosophie – magie – religion. Dans les faits, D. Côté poursuit son analyse par binômes en partant toujours de la philosophie et en l'opposant d'abord à la magie, puis à la religion. Il estime sans doute avoir traité de la relation magie-religion aux pages 95 à 100, où la religion n'est cependant entendue qu'en termes de christianisme. Le paganisme se confond généralement avec la philosophie et apparaît lors de l'analyse de la relation philosophie-religion. Ceci révèle en fait le dessein de l'auteur : se pencher sur le corpus néo-pythagoricien et ses hagiographies de philosophes. Le judaïsme n'est pas abordé et le versant chrétien de la question bascule dans la section suivante (p. 124-134), entièrement consacrée au « philosophe chrétien » dans sa version pseudo-clémentine : Pierre.

Le chapitre premier permet la définition des types du philosophe et du magicien à travers les personnages de Pierre et de Simon à l'intérieur des *Pseudo-Clémentines*. Dans le chapitre second, ces mêmes types sont confrontés à l'extérieur, représenté par des textes indépendants. Le troisième et dernier chapitre (p. 135-256) voit la comparaison avec un moyen terme particulièrement intéressant : les écrits mettant en scène Pierre et Simon, mais non englobés dans le corpus du pseudo-Clément.

8. Sur l'usage diffamatoire du qualificatif « magicien », cf. Harold REMUS, *Pagan-Christian Conflict over Miracle in the Second Century*, Cambridge (MA), 1983 ; Gérard POUPON, « L'accusation de magie dans les actes apocryphes », *Les Actes apocryphes des apôtres. Christianisme et monde païen*, François BOVON, Michel VAN ESBROECK *et alii* (éds), Genève, 1981, p. 71-93.

D. Côté distingue d'emblée une forme brève et une forme longue du motif, et sous-entend que cette distinction pourrait s'opérer à partir du critère orthodoxe/apocryphe. Conclusion exacte qui mériterait développement.

La forme brève (traitée aux pages 136 à 167) figure dans les *Actes des Apôtres* 8, 9-24, dans des notices de Justin et d'Irénée, les *Didascalies des Apôtres* et les *Constitutions apostoliques*. L'auteur reproduit en réduction le travail du chapitre premier : résumés, analyse des deux protagonistes seuls, puis de leur relation.

Il procède de même avec la version longue (p. 167-253), telle qu'elle figure dans les *Actes de Pierre* et les *Pseudo-Clémentines*. Remettre ces dernières sur le métier alors qu'elles font l'objet de l'ensemble des pages précédentes peut sembler superflu. Il n'en est rien. Dans cette ultime analyse, D. Côté pousse plus avant sa réflexion en considérant les fonctions (polémique ou édifiante) investies par le contraste Pierre-Simon dans les divers textes.

Des types et des fonctions, voici ce que présentent les quelques pages que l'ensemble de l'ouvrage préparait, vers lesquels tendaient tous les efforts de D. Côté. « Modélisation » pourrait également être le mot à retenir de cette étude, si elle devait à son tour être réduite en termes essentiels...

RELANCE DU DÉBAT

Osons à présent quelques considérations personnelles nées de la lecture de l'ouvrage détaillé ci-dessus. Elles ne viennent pas le compléter, et encore moins l'amender, puisqu'elles se situent sur un autre plan, résolument historique.

En conclusion de la première partie, consacrée à l'étude interne du roman pseudo-clémentin (p. 93), D. Côté élève l'interrogation suivante : « Mais pourquoi au juste les auteurs pseudo-clémentins ont-ils cru bon de raconter aussi longuement les débats entre Pierre et Simon, alors qu'ils auraient pu se contenter, comme Hippolyte ou Justin, d'une simple notice ? » Y répondre revient purement et simplement à dégager la raison d'être de cette œuvre. On peut

regretter que D. Côté ne la pose pas au début de son étude ; et on regrette très certainement qu'il n'y réponde pas. Raisonnant en termes d'impact et d'efficacité rédactionnelle, il se borne à constater la fréquence et la systématisme de la règle des syzygies, mais ne la justifie nullement. Elle ne constitue cependant qu'un outil rhétorique qui ordonne la matière et non la cause profonde qui explique la présence même d'un texte, la motivation qui pousse un scripteur à se mettre à la tâche. Sous cette forme, l'opposition paraît donc un peu artificielle, virtuose, comme un tableau bien brossé qui ne transmet rien. En dressant Pierre et Simon l'un contre l'autre et en structurant son texte en conséquence, le pseudo-Clément aurait rédigé une œuvre qui ne dit rien. Ceci est bien entendu envisageable si les *Pseudo-Clémentines* avaient été pensées comme un pur roman, mais on doutera que leur auteur fût déjà adepte de l'art pour l'art.

Le corpus pseudo-clémentin est, au contraire, un véritable outil de travail et la lutte entre Pierre et Simon ne vient pas seulement illustrer le propos qui y est tenu. Elle l'incarne. Alors que D. Côté thématise une rivalité « narrative » en surface, nous la situons à un niveau beaucoup plus profond. Cette antinomie ne structure pas seulement l'ouvrage du pseudo-Clément, elle structure son monde. Un monde double, où s'affrontent deux principes soumis à son Créateur. Pierre et Simon ne sont que des relais dans ce combat total ; de même Clément le sera à son tour, comme successeur de Pierre à Rome. L'apocryphe qui porte son nom se veut alors instrument, arme dans ce combat.

Les *Pseudo-Clémentines* narrent une guerre et la font. Aussi ce n'est pas en identifiant un Pierre philosophe que l'on parvient à saisir la force de frappe du roman, mais en y reconnaissant l'avatar de ce qui plane au-dessus de l'ensemble du débat, la vraie Prophétie. C'est elle qui parle par Clément, dit son histoire et cherche à parachever sa victoire par la conversion.

Le pseudo-Clément s'investit personnellement dans la confrontation et met certainement beaucoup de lui-même dans le personnage de Pierre, ou plutôt est-ce la pensée exprimée par Pierre, mais aussi par l'ensemble de ses disciples, qui est en réalité la sienne. Peu importent les personnes, seule compte la doctrine. Une doctrine,

des disciples, ces termes proviennent du langage de la transmission, ou tradition, que nous souhaitons explorer à présent.

UNE TRADITION QUI DÉFINIT L'APPARTENANCE

Les auteurs ayant mis la main au corpus du pseudo-Clément ne se réclament pas d'une pensée originale, bien au contraire, puisqu'ils estiment véhiculer une pensée originelle, vieille comme le monde ! Cela ressort très nettement des sommaires d'histoire biblique qui détaillent le flux de la vraie Prophétie à travers les âges, et toujours en doublet avec celui de la fausse Prophétie. Leur opposition est historique et ne se limite pas à la confrontation entre Pierre et Simon, qui n'en est qu'une expression, une étape. Le roman lui-même en est une de plus, puisqu'il prétend être le fruit du disciple de Pierre, lui-même disciple du vrai Prophète, et la chaîne n'a aucune raison de s'arrêter. S'il existe une tradition qui se raconte elle-même, c'est bien la *mishnah* « répétition ». Clément est initié à la nouvelle foi selon ce mode d'apprentissage, lorsque Pierre exige de lui qu'il répète l'ensemble des paroles prononcées dans son enseignement. Les écrits liminaires qui précèdent le roman portent également la marque d'un judaïsme rabbinique naissant. Nous avons sous les yeux des écrits produits par un groupe sincèrement chrétien (qui reconnaît Jésus comme Christ), mais qui ne se pense pas hors du judaïsme. On en prend pour preuve les attaques violentes dirigées contre Paul et sa volonté de rompre avec l'ancienne Loi. Aussi, au moment d'envisager une nouvelle problématique dans les études pseudo-clémentines, est-il toujours fructueux de le faire également selon une perspective juive.

Cela est particulièrement vrai dans le cas d'une opposition entre Pierre et Simon. Tous les deux sont fils d'Abraham et c'est un peu dénaturer le propos que de chercher des paradigmes gréco-romains. Bien entendu, il est techniquement possible d'opposer la figure d'un magicien à celle d'un philosophe selon des canons classiques, et D. Côté l'a démontré avec un certain brio, mais il semble que cette opposition recèle encore d'autres potentialités. C'est le signe

d'une œuvre riche. En effet, pourquoi ne pas développer une anti-nomie entre un Judéen et un Samaritain, ou encore entre deux prophètes concurrents ? Nous avons explicité la première possibilité dans un article à paraître⁹ et souhaitons poser quelques jalons sur la piste de la seconde.

LA PROPHÉTIE COMME DISCIPLINE

Dans tout combat, il y a un enjeu. Celui que se livrent les protagonistes du roman pseudo-clémentin ne fait pas exception, mais le trophée et les règles du jeu varient selon la perspective envisagée.

En considérant à la manière de D. Côté que Pierre, le philosophe, se dresse contre le magicien Simon, la finalité est de faire triompher la Vérité. En revanche, si la rixe s'inscrit dans le cadre de la rivalité entre Jérusalem et Samarie, Pierre est caractérisé par son origine judéenne et Simon est le Samaritain par excellence. Le pseudo-Clément souhaite alors mettre en évidence la messianité de Jésus et l'imposture des Samaritains. Le prophétisme serait une autre finalité à ce duel.

L'activité prophétique telle qu'elle a pu être vécue en milieu juif ne doit pas être vidée de sa dimension concrète, quotidienne. En effet, il s'agissait d'une pratique, d'un véritable « métier », bref de ce que l'homme moderne qualifie fréquemment de « magie ». Les textes de l'ancien Israël sont parcourus de prophètes qui opèrent en indépendants ou au service d'un roi, et il ne semble pas que leur condition matérielle influe véritablement sur la valeur de leur message. Elie répond certes à l'image romantique du prophète isolé, attendant les révélations divines en menant une vie d'ascète, mais d'autres appartenaient très certainement à la classe sacerdotale, exerçant auprès du Temple ou à la cour. Chaque lieu de culte, chaque souverain entretenait son collègue prophétique. Les pratiques et les manifestations

9. Dans les *Actes du colloque international sur la littérature apocryphe chrétienne*, « Le roman pseudo-clémentin », Universités de Genève, Lausanne, Neuchâtel, 30 août-1^{er} septembre 2006, Frédéric AMSLER – Albert FREY – Charlotte TOUATI (éds).

visibles de leur activité devaient certes varier, mais là ne résidaient pas les critères assurant la validité de leur message. Tout était question d'autorité, c'est-à-dire de la divinité dont émanait le message. Il semble que les *Pseudo-Clémentines* s'inscrivent toujours dans cette mentalité.

Les prestations de Pierre ou de Simon ne diffèrent pas véritablement dans leur forme, seule la source de leur pouvoir respectif les distingue. L'un appartient à la vraie Prophétie, l'autre à la fausse¹⁰, mais tous deux sont prophètes de métier.

« Le magicien c'est l'autre » pourrait-on dire. Le fait apparaît très nettement dans l'audience de Moïse auprès de Pharaon¹¹. L'homme du Sinaï est la figure du prophète par excellence, mais lorsqu'il affronte en prestiges les magiciens de Pharaon, il combat clairement sur le même terrain qu'eux. Seulement, il le fait au nom du Dieu d'Israël. La joute qui oppose les deux champions du roman pseudo-clémentin est assez semblable à celle de l'*Exode* et la référence a dû s'imposer tant à l'auteur qu'au lecteur.

Comme nous l'avons déjà relevé, la répétition est constitutive de l'enseignement mishnique, aussi, la répétition des types s'inscrit dans la même logique.

LA JOUTE ENTRE PROPHÈTES.

ANTI-TYPE DU ROMAN PSEUDO-CLÉMENTIN

Le cycle biblique d'Élie (qui s'étend de 1 *Rois* 17 à 2 *Rois* 2) reproduit plusieurs fois le schéma du prophète de dieu en lutte avec des prophètes de cour, en l'occurrence ceux d'Achab, roi du Nord.

10. La doctrine de syzygies n'oppose rien d'autre que le camp du vrai Prophète à celui du faux Prophète, cf. *Hom* III,22-28. La référence constante est bien entendu Moïse par son activité thaumaturgique et prophétique dépeinte dans le *Deutéronome*, dont le contenu se rapporte fréquemment à l'identification des faux prophètes, cf. *Deut* 13, 1-3 et *Rec* II,45,6-7, où Pierre se réclame de l'enseignement secret de Moïse. Cet enseignement est d'ailleurs l'objet de la « Torah orale » que perpétuent les écoles rabbiniques. Également *Rec* I,65,3 qui est une double référence à Dt 18 et aux *Actes des Apôtres* 5,35-39.

11. Cf. *Ex* 7,8-13

Ces épisodes appartiennent à une tradition vivante et connaissent plusieurs développements, dans les compilations rabbiniques, mais également un peu avant, avec l'historien juif Flavius Josèphe (37-100 ap. J.-C.). Ce dernier paraphrase un récit biblique appartenant au cycle d'Élie, lorsque les rois Josaphat et Achab prennent l'avis de Michée d'Ymla pour contrebalancer celui des 400 prophètes attachés à Achab lui-même¹². Flavius Josèphe incorpore du matériel nouveau provenant de l'enseignement rabbinique encore à l'état oral. L'un de ces éléments adventices éclaire directement les *Pseudo-Clémentines*, puisqu'il voit l'introduction du qualificatif « faux prophètes » à propos des 400 consultés par Achab et Josaphat. Ce n'était pas le cas dans le texte biblique.

L'*Ascension d'Isaïe* présente une autre version du schéma, en opposant un « faux prophète » au « vrai prophète », Isaïe¹³. L'opposition entre la vraie et la fausse Prophétie en Israël est alors clairement thématifiée et doit être rapprochée de l'opposition fondamentale qui court tout au long du roman pseudo-clémentin. Cette conception duelle du monde et la perception que se fait l'auteur de lui-même en s'inscrivant dans la transmission de la vraie Prophétie est commune aux deux œuvres. Elles pourraient provenir l'une comme l'autre de milieux judéo-chrétiens pratiquant le prophétisme comme une discipline et un art.

Quelle que soit l'identité des porteurs de ces textes, ils partagent une conviction : la fausse Prophétie provient de Samarie. Le fait est clair dans le corpus pseudo-clémentin qui l'illustre avec le personnage de Simon le Samaritain. L'*Ascension d'Isaïe*, quant à elle, met en scène le faux prophète Béchira, venu du royaume du Nord (la Samarie), qui pousse le roi Manassé à persécuter Isaïe, figure de vrai prophète. En considérant la relation qu'entretiennent la fausse

12. *Ant.* VIII, 400-410, cf. FLAVIUS JOSÈPHE, *Les Antiquités Juives Livres VIII et IX*, Étienne NODÉT (éd.), Paris, 2005, p. 119-122.

13. *L'Ascension du prophète Isaïe (Apocryphes 2)*, Enrico NORELLI (trad.), Turnhout, 1995, p. 12-19 et 70-72 ; *Ascension d'Isaïe 3, 3*, E. NORELLI (trad.), *Écrits apocryphes chrétiens* vol. I (*Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, 1997, p. 513 et note. Voir aussi E. NORELLI, *L'Ascensione di Isaia, Studi su un apocrifo al crocevia dei cristianesimi (Centro Interdipartimentale di Scienze delle Religioni, Origini Nuova Serie 1)*, Bologne, 1994, p. 93-113.

prophétie et la Samarie, ou Royaume du Nord selon l'époque et le découpage politique, les témoignages vétéro-testamentaires du cycle d'Élie déploient alors une dimension supplémentaire : Achab, si mal conseillé par les 400 et persécuteur du véritable prophète, était roi du Nord.

Il s'agit vraisemblablement d'un poncif puisque la controverse doctrinale entre un Judéen et un Samaritain devant un souverain réapparaît dans des contextes différents, avec des personnages eux aussi différents. Toujours dans les *Antiquités juives*, Flavius Josèphe décrit une audience de ce type devant Alexandre¹⁴, puis devant Ptolémée Philometor¹⁵.

« À Alexandrie, les Judéens et les Samaritains, qui vénéraient le temple sur le Mont Garizim construit au temps d'Alexandre, se dressèrent les uns contre les autres et Ptolémée lui-même dut trancher entre leurs lieux de culte respectifs.

Les Judéens disaient que le temple réalisé selon les instructions de Moïse était celui qui se trouvait à Jérusalem, les Samaritains, celui sur le Garizim. Ils demandèrent alors au roi, qui siégerait avec ses amis, d'écouter leurs arguments et de condamner à mort ceux qui seraient vaincus. Sabbaeos, ainsi que Theodosios, argumenta donc en faveur des Samaritains et Andronicos, fils de Messalamos, pour les Hiérosolomitains et les Judéens¹⁶. Ils jurèrent par Dieu et le roi de produire leurs arguments selon la loi, et ils demandèrent à Ptolémée de punir quiconque romprait son serment et de le mettre à mort. Le roi rassembla donc en conseil plusieurs de ses amis et siégea pour écouter les intervenants. Aussitôt, les Judéens d'Alexandrie s'emportèrent contre ceux qui devaient lutter à propos du temple de Jérusalem. Ils redoutaient qu'on le détruise, si ancien et le plus réputé au monde. Comme Sabbaeos et Theodosios avaient concédé à Andronicos de produire en premier ses arguments, il commença par des preuves tirées de la loi et de la succession des grands prêtres, comment chacun, recevant la charge de son père, dirigeait le temple et dit que tous les rois d'Asie l'avaient honoré

14. *Ant.* XI. 321-347, cf. JOSEPHUS, *Jewish Antiquities* vol. 6, Ralph MARCUS (éd.), Londres – Cambridge (MA), 1958⁴, p. 468-483. Ce volume comprend en *Appendix B* « Josepus and the Samaritan Schism », p. 498-511

15. *Ant.* XIII. 74-78, cf. JOSEPHUS, *Jewish Antiquities* vol. 7, R. MARCUS (éd.), Londres – Cambridge (MA), 1961⁴, p. 262-265.

16. La référence géographique est évidente dans cette phrase, d'où ma traduction de Ἰουδαίων par « Judéens » et non par « Juifs », comme l'a fait MARCUS avec « Jews », cf. note précédente. Cette nuance n'est véritablement pertinente que dans un passage de ce type et serait artificielle si elle devait être maintenue sur l'ensemble de l'œuvre.

d'offrandes et des cadeaux les plus somptueux. En revanche, nul n'avait manifesté d'intérêt ou d'égards pour celui élevé sur le Garizim, comme s'il n'existait pas. En argumentant de la sorte, Andronicos réussit à convaincre le roi de décider que le temple se trouvant à Jérusalem avait été construit selon les instructions de Moïse et à faire exécuter le cercle de Sabbaeos et de Théodosios. Voici ce qui arriva aux Judéens à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philometor. »

Le point de dissension porte toujours sur la localisation du lieu de culte divinement désigné : à Jérusalem ou sur le Mont Garizim comme le défendent les Samaritains ?

Une querelle sur le Temple en présence d'Alexandre est également relatée dans le *Talmud de Babylone* :

« Le 25 du mois de Tevet, c'est le "jour du Mont Garizim" où l'on doit s'abstenir de prononcer des oraisons funèbres. Ce jour-là les Coutéens (les Samaritains) ont demandé à Alexandre de Macédoine de pouvoir détruire la Maison de notre Dieu et il le leur a accordé. On est allé en informer Siméon le Juste. Qu'a-t-il fait ? Il a revêtu ses vêtements sacerdotaux et s'en est enveloppé, accompagné des notables d'Israël qui portaient des flambeaux allumés, et toute la nuit ils marchaient les uns sur une file et les autres sur une file jusqu'à la montée de l'aurore. À la montée de l'aurore, Alexandre a demandé à ceux qui l'entouraient : qui sont ces gens ? On lui a répondu : des Juifs qui se révoltent contre toi. Arrivés à Antipatris, le soleil s'est levé, et ils se sont rencontrés. En apercevant Siméon le Juste, il est descendu de sa monture (ou de son char) et s'est prosterné devant lui. On lui a dit : un roi aussi grand que toi se prosterne devant ce Juif ! Il leur a répondu : je vois toujours l'image de cet homme qui me précède victorieusement dans mes combats (c'est lui qui m'annonce la victoire). Il leur a dit : pourquoi êtes-vous venu ? Ils ont dit : est-il possible que la Maison où l'on prie pour toi et pour ton empire et qui ne doit donc pas être détruite, ce peuple t'incite à la détruire ! Il leur a dit : qui est-ce ? Ils lui ont dit : ces Coutéens qui sont là devant toi. Il leur a dit : je les remets entre vos mains. Ils les ont aussitôt percés à leurs talons et les ont accrochés aux queues de leurs chevaux, et ils les ont traînés sur les ronces et les épines jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Mont Garizim.¹⁷ »

D'autres textes talmudiques¹⁸ mettent en scène des controverses publiques entre un rabbi (judéen) et un Samaritain, sans qu'il soit fait

17. « *Yoma* » 69a, traduction Israëel SALZER in *La Guemara, Talmud de Babylone* t.1, Paris, 1980, p. 309-310.

18. « *'Aboda Zara* 4, 4 », cf. *Talmud de Jérusalem* vol. 6, Moïse SCHWAB (trad.), Paris, 1972, p. 237-238 et « *Sota* 7, 3 », vol. 4, p. 299-301 ; « *Sota* 33b », *Der Babylonische Talmud* V, Lazarus GOLDSCHMIDT (trad.), Leipzig, 1912, p. 282-283.

mention d'un arbitre royal. C'est la variante adoptée par les *Pseudo-Clémentines* au vu des circonstances historiques. L'arbitre est alors le peuple qu'il faut se rallier et devant lequel les duellistes rivalisent par leurs propos et leurs tours. L'auteur pseudo-clémentin adhère bel et bien à la forme traditionnelle puisqu'il place dans la bouche de Pierre une attaque contre les adorateurs du Mont Garizim :

« Mais un certain Samaritain, qui parlait contre le peuple et contre Dieu, assurant que les morts ne ressusciteraient pas et que le culte de Dieu pratiqué à Jérusalem ne devait pas être maintenu, mais que c'était le Mont Garizim qu'il fallait vénérer, ajouta encore ceci contre nous : notre Jésus n'était pas ce Prophète dont Moïse avait prédit la venue.¹⁹ »

La manipulation est habile puisque la question du Temple est amalgamée à celle du vrai Prophète. Qui accepte la localisation du premier (ce qui devrait être le cas de tout bon Juif), doit reconnaître le second en Jésus !

De même que dans l'extrait emprunté à Flavius Josèphe et cité plus haut, la sacralité est justifiée par la continuité de la vraie tradition depuis Moïse, qu'il s'agisse du Temple, de Jésus, et finalement des deux à la fois ! Le long discours de Pierre en *Rec I*, 27-73 qui paraphrase l'histoire sainte du temps d'Adam à celui des apôtres est finalement l'expression circonstanciée des paroles d'Andronicos que Josèphe passe sous silence. Cette argumentation n'en est finalement pas une, puisqu'elle consiste en une simple exposition de faits (ou de récits considérés comme tels) et ne possède aucune puissance logique. Elle présuppose de toute manière que les prémices, à savoir l'existence d'un dieu unique et de sa prophétie, sont à peu près partagées par les débatteurs.

Alors que la mise en scène de diatribes tourne court dans les *Antiquités juives*, un ouvrage qui se veut historiographique, elle est amplement développée dans le roman pseudo-clémentin et incarne l'usage missionnaire qui pourra être fait du texte, puisque son porteur, en diffusant la nouvelle foi, reproduira la démarche de Pierre.

Les écrits que nous avons cités sont attribuables à une certaine tradition pharisienne pour les plus anciens ou, pour les autres, à

19. *Reconnaissances* I,57,1, traduction André SCHNEIDER in *Écrits apocryphes chrétiens* vol. II (*Bibliothèque de la Pléiade*), Paris, 2005, p. 1671.

l'enseignement rabbinique qui en est le prolongement. Comme nous l'avons déjà précisé, l'apprentissage repose sur la répétition d'une leçon ou d'un argument, puis sur sa déclinaison. Les thèmes qui sont abordés restent donc vivants et peuvent même devenir hautement productifs. Cette méthode est précisément illustrée dans les *Pseudo-Clémentines* lorsqu'elles décrivent un débat doctrinal et exposent de cette manière l'éventail des arguments que le lecteur, devenu lui-même acteur, est susceptible de produire lorsqu'une telle controverse se présentera.

Le thème de la querelle judéo-samaritaine n'est pas figé, puisque des modulations peuvent être documentées. « *Re'eh*, 55 »²⁰ est le parallèle strict de « *Sota* 33b », mais le second ne fait aucunement état d'un affrontement formel. Le thème apparaît donc comme un cache qui apparaît, disparaît et peut être réutilisé indépendamment du texte d'origine. D'époque tannaïtique, « *Sota* 33b » pourrait être antérieur aux commentaires des écoles rabbiniques et avoir fait l'objet d'un accroissement par ces dernières. Cette innovation se situerait au II^e siècle, au cours de décennies qui voient le renouvellement du judaïsme, d'où émergent le rabbinisme et le judéo-christianisme. Ce dernier courant va faire long feu et céder la place à un christianisme paulinien radicalement coupé d'une perspective évolutionniste à partir du judaïsme traditionnel.

Avant de disparaître, les milieux judéo-chrétiens ont assurément utilisé les mêmes motifs et les mêmes techniques que les milieux juifs rabbiniques. Pour preuve, *L'Ascension d'Isaïe* et le roman pseudo-clémentin, qui sont des productions judéo-chrétiennes, attestent à leur manière de la technique de modulation autour d'un thème de base. Ce thème provient toujours de la Bible et est relié à d'autres par des mots-crochets pour former des récits ou des rapprochements qui apparaissent peu logiques ou même anachroniques au lecteur moderne. Le corpus pseudo-clémentin exploite les mêmes sujets que les commentaires mishniques, ce qui atteste de préoccupations voisines, mais il en adopte aussi partiellement la forme en fonctionnant

20. Cf. *Sifre on Deuteronomy* (Yale Judaica Series XXIV), Reuven HAMMER (trad.), New Haven – London, 1986, p. 112-113.

par agglutination. On imagine sans peine les innombrables problèmes de chronologie interne inhérents à ce type d'œuvres.

LES ACTES DES APÔTRES COMME TEXTE SACRÉ ?

On a souvent usé du parallèle entre *Rec I*, 27-73 et *Actes* 3-5 et 7 pour démêler l'écheveau des rapports textuels entre les deux œuvres²¹. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un débat public avec, plus particulièrement lors du discours d'Étienne, une déclinaison de l'histoire biblique. Il respecte ce que nous avons dit plus haut du débat-exposition, à savoir le partage des prémices, puisque des deux côtés se tiennent des hommes s'identifiant comme juifs. Nous pourrions donc ajouter le parallèle des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe. Trois fois le sujet est le même, mais les orateurs changent. Aussi, la communauté du discours entre *Actes* et *Reconnaisances* n'est pas un argument en soi prouvant leur interdépendance, mais plutôt le signe que les deux auteurs appartiennent à une école voisine, sinon identique. Le point de contact, qui existe bel et bien, se trouve ailleurs. Entre les mains de Simon.

En toute logique, les commentaires rabbiniques dérivent d'épisodes ou de sentences tirés de l'Ancien Testament²². Les auteurs pseudo-

21. La dépendance littéraire entre les *Actes des Apôtres* et le roman pseudo-clémentin, notamment les *Reconnaisances* ne fait que peu de doute. La question a été traitée de manière extensive par F. S. JONES, *An Ancient Christian Jewish Source on the History of Christianity : Pseudo-Clementine Recognitions 1.27-71 (Texts and Translations 37. Christian Apocrypha Series 2)*, Atlanta, 1995. Jones conclut cependant à la volonté de substituer le récit des Actes par celui des pseudo-clémentines, cf. F. S. JONES, « An Ancient Jewish Christian Rejoinder to Luke's Acts of the Apostles : Pseudo-Clementine *Recognitions* 1.27-71 », *The Apocryphal Acts of the Apostles in Intertextual Perspectives (Semeia 80)*, Robert Franklin STOOPS (éd.), 1997, p. 243 ; conclusion similaire de James Louis MARTYN, « Clementine Recognitions 1,33-71, Jewish Christianity, and the Fourth Gospel », *God's Christ and His People. Studies in Honour of Nils Alstrup Dahl*, Jacob JERVELL – Wayne A. MEEKS (éds), Oslo – Bergen – Tromsø, 1997, p. 273.

22. Nous sommes pleinement consciente de l'ambiguïté du terme, mais ces lignes ne visent aucunement à discuter de la teneur du corpus ou de son statut de canonicité.

clémentins ont quant à eux précipité la rencontre d'un thème connu, celui de la controverse entre un vrai prophète judéen et un faux prophète samaritain, avec un épisode issu d'une nouvelle tradition : le cupide Simon cherche à monnayer le charisme prophétique, lui qui est samaritain et donc coupé des voies divines.

Le télescopage entre les deux trains narratifs est inévitable et le point d'impact est encore et toujours la Samarie. Soulignons que l'épisode de simonisme apparaît uniquement dans les *Actes des Apôtres*, plus précisément au chapitre 8. Il s'agit des versets qui suivent immédiatement le fameux discours d'Étienne, faisant intervenir Saul et Simon, les deux grands ennemis de la vraie Prophétie dans les *Pseudo-Clémentines*. Peut-être faut-il alors conclure que les *Actes* étaient non seulement connus des auteurs pseudo-clémentins, mais également reconnus, sinon comme un texte canonique, du moins comme une autorité.

Contrairement à une opinion assez répandue parmi les chercheurs, la répétition de la querelle entre Pierre et Simon n'aurait pas eu pour but de concurrencer, et donc de remplacer, les *Actes des Apôtres*, mais de la moduler comme on le faisait dans les écoles pharisiennes ou rabbiniques. Elle viendrait alors documenter le respect témoigné aux *Actes* dans un certain milieu judéo-chrétien. Respect qui n'empêche pas le débat !

Il en est de même de nos remarques adressées à D. Côté. Aucune d'entre elles n'entre en contradiction frontale avec sa thèse. Elles viennent s'y greffer et nous ont été intégralement suggérées par son ouvrage. Nous souhaitons ouvrir une page de débat et par là, témoigner de notre respect.

Parce que le corpus pseudo-clémentin est une œuvre complexe, rassemblant un matériel quelque peu disparate, la multiplication des approches devient une nécessité. D. Côté a fait le choix de la perspective hellénique ; le rabbinisme était une autre possibilité. Mais là encore, méfions-nous des catégories, car les sources mentionnées ci-dessus portent les traces d'un judaïsme hellénisé : quels sont les arbitres invités à distinguer le vrai du faux prophète ? À qui s'adressent le Judéen et le Samaritain pour savoir qui d'entre eux est l'hérétique ? Alexandre et Ptolémée Philometor...

Nous ne croyons pas aux passe-partout. Toute clé d'analyse n'ouvre qu'une seule porte sur le champ de la compréhension d'une œuvre, laissant de vastes pans dans l'ombre, qui doivent à leur tour être mis en lumière selon d'autres éclairages. Aux lecteurs de les multiplier.

Collège 1
CH-2013 Colombier
charlotte.touati@unil.ch